

Title	L'évolution de la pensée du narrateur dans les dernières parties d'A la recherche du temps perdu
Sub Title	
Author	藤村, 均(Fujimura, Hitoshi)
Publisher	慶應義塾大学フランス文学研究室
Publication year	2003
Jtitle	Cahiers d'études françaises Université Keio (慶應義塾大学フランス文学研究室紀要). Vol.8, (2003.) ,p.83- 93
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA11413507-20030000-0083

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

L'évolution de la pensée du narrateur dans les dernières parties d'*A la recherche du temps perdu*

Hitoshi FUJIMURA

Dans l'oeuvre principale de Marcel Proust, la pensée du narrateur au sujet de la mort, du temps et de la création artistique ne reste pas identique durant son existence ; cette tendance s'accroît dans les dernières parties du roman. Car, sa position idéologique se voit renversée après la matinée chez la princesse de Guermantes. Cette matinée où se déroule la dernière retrouvaille de la société mondaine est souvent abordée comme la manifestation d'une vérité sociale, mais elle n'est pas toujours traitée au point de vue de l'expérience du narrateur, a fortiori en vue de l'évolution de sa conscience sur l'existence et sur l'art : comme s'il suffisait d'analyser la scène du septuor et celle de révocation du passé par la mémoire involontaire pour éclaircir la pensée du narrateur, voire de l'auteur sur ces thèmes fondamentaux de la *Recherche*. Si l'étude de G. Deleuze examine le rôle de la mondanité dans l'approfondissement de la conscience du narrateur, elle manque de considérer l'ordre chronologique de son expérience comme si elle se produisait dans une sphère logique située en dehors du temps physique⁽¹⁾.

La présente étude se propose d'analyser les expériences du narrateur à la matinée chez la princesse de Guermantes pour déterminer les raisons de l'évolution de sa pensée.

Il est facile de constater l'omniprésence de la mort dans l'oeuvre majeure de Proust : ainsi elle ne cesse de hanter la conscience du narrateur depuis son enfance, mais l'angoisse de la mort paraît se dissiper au moment de révocation

du passé par les pavés inégaux : « une joie pareille à une certitude et suffisante sans autres preuves à me rendre la mort indifférente⁽²⁾ » ; « mes inquiétudes au sujet de la mort eussent cessé⁽³⁾ ». De plus, la résurrection du souvenir du passé reconforte le narrateur : « j'avais un tel appétit de vivre maintenant que venait de renaître en moi, à trois reprises, un véritable moment du passé⁽⁴⁾ ».

Sous l'effet de la mémoire involontaire, le narrateur peut ignorer le destin mortel, alors que dans la partie finale la mort devient sa seule préoccupation et l'ultime sujet du roman : son moi finit par s'identifier à l'idée de la mort .

Cette idée de la mort s'installa définitivement en moi comme fait un amour . Non que j'aimasse la mort, je le détestais. Mais (...) sa pensée adérait à la plus profonde couche de mon cerveau si complètement que je ne pouvais m'occuper d'une chose sans que cette chose traversât d'abord l'idée de la mort, et même si je ne m'occupais de rien et restais dans un repos complet l'idée de la mort me tenait une compagne aussi incessante que l'idée du moi⁽⁵⁾.

Tout en préparant une oeuvre devant conjurer la fatalité de la mort, la conscience du narrateur ne peut échapper aucun instant à ce destin cruel : loin de la « joie supraterrrestre⁽⁶⁾ » apportée par la musique de Vinteuil et de la sérénité devant le destin mortel au moment de la résurrection du passé, l'idée de la mort envahit sa conscience.

En effet, la résurrection du souvenir du passé par la mémoire involontaire semble endiguer l'écoulement incessant du temps et permet au narrateur de relier les différents moments de son existence .

Mais qu'un bruit, qu'une odeur déjà entendu et respirée jadis, le soient de nouveau, à la fois dans le présent et le passé, réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits, aussitôt l'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée, notre vrai moi qui, parfois depuis longtemps, semblait mort, mais ne l'était pas entièrement, s'éveille, s'anime en recevant la céleste nourriture qui

lui est apportée. Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous pour la sentir l'homme affranchi de l'ordre du temps⁽⁷⁾.

Le temps se divise en multiples moments marqués chacun de qualité particulière : le souvenir de ces moments vécus, liés à des expériences sensorielles, se conservera à jamais au fond de la mémoire d'un individu en attente à la sensation semblable pour se réanimer. Le temps n'est plus neutre ; l'expérience du temps humain. Grâce à la mémoire involontaire, le narrateur peut dépasser la temporalité et la contingence : « cet être-là ne se nourrit que de l'essence des choses⁽⁸⁾ ». Par l'accès à l'essence permanente, similaire à l'idée de la philosophie de Platon et à l'essence divine dans le Christianisme, l'homme peut échapper à la loi du temps et appréhender « le temps à l'état pur⁽⁹⁾ ».

En revanche dans la partie finale, c'est l'écoulement incessant du temps qui s'impose aux existences humaines : le Temps – temps cosmique – se découvre comme la tonalité dominante de cette oeuvre.

D'ailleurs, nous occupions une place sans cesse accrue dans le Temps, tout le monde le sent, et cette universalité ne pouvait que me réjouir puisque c'est la vérité⁽¹⁰⁾.

J'éprouvais un sentiment de fatigue et d'effroi à sentir que tout ce temps si long non seulement avait, sans une interruption, été vécu, pensé, secrété par moi, il était ma vie, qu'il était moi-même⁽¹¹⁾.

Dans ces derniers paragraphes, le narrateur se désintéresse de l'antinomie entre « le temps à l'état pur » et « l'ordre du temps » ; désormais le temps se mesure quantitativement : « sans cesse accru » ; « ce temps si long ... sans une interruption ». Le temps s'écoule d'une manière indifférenciée : il devient neutre.

Au moment de la révocation du passé par la mémoire involontaire, d'innombrables fragments du souvenir sont réanimés, reconstitués et réorganisés grâce à un point de vue supérieur. Maintenant, ce ne sont plus les moments écoulés, mais c'est l'homme lui-même qui s'avère défaillant : au lieu de l'image du clocher de l'église dominant la plaine d'alentour, allégorie de la conscience au-dessus de la temporalité et de la nécessité biologique⁽¹²⁾, surgit d'autre figure symbolique à propos du duc de Guermantes auprès du tombeau .

Il ne s'était avancé qu'en semblant comme une feuille, sur le sommet peu praticable de quatre-vingt-trois années, comme si les hommes étaient juchés sur de vivantes échassés, grandissant sans cesse, parfois plus hautes que des clochers, finissant par leur rendre la marche difficile et périlleuse, et d'où tout d'un coup ils tombaient⁽¹³⁾.

A l'approche de la mort, l'éternité humaine, atteinte par l'être dans la possession de son essence, s'avère temporaire : la mise en perspectives de divers moments du passé par un point de vue supérieur s'écroule par la disparition de l'être lui-même. La *Recherche* se termine par l'assujettissement de l'homme à la loi de la nature. Ainsi, le narrateur doit abandonner la thèse soutenue au moment de la scène devant l'hôtel de Guermantes telle que la possibilité de surmonter la temporalité et de conjurer la fatalité de la mort.

Cette évolution de la pensée du narrateur sur des questions cruciales de l'existence s'accompagne de celle de sa conception sur la création littéraire et sur son but final .

La vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, et posera leur rapport (...) et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style. Même, ainsi que la vie, quand en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il dégagera leur essence commune en les réunissant l'une et l'autre pour les soustraire aux contingences du temps, dans une

métaphore⁽¹⁴⁾.

On doit souligner les expressions comme « vérité », « essence » et « soustraire aux contingences du temps » : au moment des révocations du passé, dans l'appréhension de l'éternité et du temps à l'état pur, le narrateur considère comme l'objectif de la création littéraire l'expression de la différence individuelle et intemporelle, « différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde⁽¹⁵⁾ » : cette différence comme point de vue au monde qui permet à l'artiste de réunir deux objets, deux sensations hétérogènes en décelant une qualité commune, la qualité qui ne se sera pas manifestée sans travail de l'artiste. Ainsi celui-ci participe à la création d'une vérité en « enfermant (deux objets différents) dans les anneaux nécessaires d'un beau style ». Il s'agit d'une vérité humaine, car cette vision du monde réside au sein du cerveau humain, exprimé et transmis par l'oeuvre d'art à d'autres hommes : si la vision du monde d'un artiste peut modifier celle de ses semblables, elle n'exercera aucun effet sur l'ordre de l'univers, au contraire cette vision elle-même qui est le reflet de l'ordre de l'univers, image réfractée et transformée dans le cerveau humain au profit de sa psychologie.

Comme le constate G.Deleuze, la fonction de l'oeuvre d'art, nommé « machine littéraire » consiste à résonner des éléments hétérogènes pour susciter des effets similaires à la mémoire involontaire⁽¹⁶⁾, mais la distinction entre le temps retrouvé et le temps perdu s'annule dans la partie finale, par contre, il est maintenant question de l'opposition entre le temps qui s'écoule infiniment et l'existence de l'homme qui se prolonge d'une manière indéterminé.

Aussi, si elle m'était laissée assez longtemps pour accomplir mon oeuvre, ne manquerais-je pas d'abord d'y décrire les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant une place si considérable (...) prolongée

sans mesure⁽¹⁷⁾.

A l'imminence de sa propre mort, l'intérêt du narrateur se détache de l'expression de la différence comme point de vue au monde, qui distingue et individualise chacun dans son rapport au monde et se porte vers la condition commune à tous les êtres humains, évolution d'une existence dans l'écoulement incessant du temps.

Cette transformation radicale devra s'opérer durant la matinée chez la princesse de Guermantes : cette réunion mondaine qui s'intercale entre la révélation par la mémoire involontaire, scène de la naissance d'un écrivain et la partie finale, rédaction de l'oeuvre, semble retarder la progression du récit, comme un moment d'arrêt entre la prise de décision et la réalisation de son projet. Mais que se produit-il durant la Matinée pour transformer ainsi la pensée du narrateur vis-à-vis de son existence, voire de la situation existentielle de l'homme en général ? Quelle est la nature de ses expériences ?

Le narrateur constate l'accentuation des aspects biologiques chez des invités de la Matinée.

Certains hommes boitaient dont on sentait bien que ce n'était pas par suite d'un accident de voiture, mais à cause d'une première attaque et parce qu'il avaient déjà, comme on dit, un pied dans la tombe. ...elles (certaines femmes) occupaient actuellement entre la vie et la mort, avant la chute dernière⁽¹⁸⁾.

Chez les mondains vieillissants, il remarque la dégradation physique qui préfigure la mort prochaine : dans l'oeuvre proustienne, l'être humain s'achemine vers la mort à travers le vieillissement qui s'accélère à cause de maladies mortelles.

Certaines figures sous la cagoule de leur cheveux blancs avaient déjà la rigidité, les

paupières scellées de ceux qui vont mourir, et leurs lèvres, agitées d'un tremblement perpétuel, semblaient marmonner la prière des agonisants⁽¹⁹⁾.

A l'approche de la mort, les personnages de la *Recherche* ressemblent aux organes physiologiques « en perdant tous les attributs humains⁽²⁰⁾. » Le narrateur se rend compte que les vieillards ne bénéficient pas d'un moment de moratoire avant la mort finale, mais ils doivent s'imposer une lutte incessante, inégale et désespérante contre la force de la mort : « elle (Mme. Arpajon) semblait, comme une lourde nageuse qui ne voit plus le rivage qu'à une grande distance, repousser avec peine les flots du temps qui la submergeaient⁽²¹⁾. » Loin de la sensation de l'extemporalité, le narrateur doit observer le travail ininterrompu du temps sur les corps détériorés des invités de la Matinée. Au début, il reconnaît à peine ceux qu'il fréquentait autrefois à cause de leur métamorphose ; il est ébahi par leur transmutation, transmutation qu'il qualifie de « déguisement » : la mémoire, au lieu d'établir la continuité entre la personne présente (un invité vieilli) et le souvenir de cette personne (les traits intacts) signale l'écart des deux âges d'un individu et le temps qui s'est écoulé cependant.

L'être qu'on se rappelle n'est plus, et ce qui y est, c'est un être qu'on ne connaissait pas ; c'est avoir à penser un mystère presque aussi troublant que celui de la mort dont il est, du reste, comme la préface et l'annonciateur. Car ces changements, je savais ce qu'ils voulaient dire, ce à quoi ils préludaient⁽²²⁾.

Sans la mémoire, l'homme pourrait ignorer la cruelle vérité du temps et jouir de l'éternel présent sans se soucier de la condition biologique de l'être humain.

Nous avons beau savoir que les années passent, que les fortunes et les trônes les plus solides s'écroulent, que la célébrité est passagère, notre manière de prendre connaissance et pour ainsi dire de prendre le cliché de cet univers mouvant, entraîné par le temps, l'immobilise au contraire⁽²³⁾.

Par la mémoire se révèle la contradiction de l'homme : son esprit peut conserver à jamais l'impression d'un moment de sa vie, alors que son existence se laisse emportée par le temps.

Le narrateur se considère comme le témoin privilégié de l'évolution de la société mondaine ; fusion de la haute aristocratie et de la haute bourgeoisie ainsi que l'ascension sociale et mondaine de Mme. de Verdurin et d'Odette Crecy⁽²⁴⁾. Dans cette réunion aristocratique, le narrateur se montre émerveillé du rapprochement des personnes autrefois inimaginable : « mais elle (la vie) en tisse sans cesse entre les êtres, entre les événements ... choix de communications⁽²⁵⁾. » Certes, l'entrecroisement des milieux hétérogènes se révèle comme l'aboutissement logique de l'univers de la *Recherche*, mais l'existence du narrateur ne contribue pas à ce dénouement. En effet, le côté de Guermantes et le côté de Swann se rejoignent chez la fille de Saint-Loup et de Gilberte « formée des années mêmes que j'avais perdues⁽²⁶⁾ ». Les années écoluées ont oeuvré au profit des membres de la famille de Guermantes en mélangeant par les liens de mariage les deux entités – aristocratie et bourgeoisie ; noblesse et richesse- qui paraissaient aux antipodes dans l'univers de la *Recherche*. C'est en Mlle. Saint-Loup que s'accomplit la synthèse des deux mondes contraires, synthèse romanesque et sociologique qui aurait pu courronner l'acheminement idéologique et existentiel du narrateur, s'il avait lui-même fait part de cet entrecroisement, mais il se voit relégué à la place du tiers devant le couple de Saint-Loup et de Gilberte qui l'ont longtemps subjugué comme incarnation des deux côtés du Combray d'enfance. Le narrateur comprend que le temps s'est montré efficient en faveur de descendants de Guermantes comme si les membres de cette famille évoluaient dans une sphère supérieure aux autres mortels.

Sous l'effet de la mémoire involontaire, le narrateur parvient à surmonter la temporalité et la contingence : il peut réunir deux moments de l'existence et dégager les essences communes par un point de vue supérieur, mais les expériences de la Matinée lui fournissent les contrepreuves irréfutables. Car l'être lui-même se découvre sous la menace de la destruction par le temps ; la mémoire souligne l'écarte du passé et du présent au lieu de rétablir la permanence chez un être ; la synthèse des deux mondes – aristocratie (Guermites) et bourgeoisie (Swann) – s'accomplit sans narrateur.

Des expériences de la Matinée résulte l'évolution ontologique du narrateur : à la place d'un être qui « ne se nourrit que de l'essence des choses », surgit un autre être qui se fragmente au cours de l'existence.

Ces morts successives, si redoutées du moi qu'elles devaient anéantir, si indifférentes, si douces une fois accomplies, et quand celui qui les craignait n'était plus là pour la sentir, m'avait fait comprendre depuis quelque temps combien il serait peu sage de m'effrayer de la mort⁽²⁷⁾.

Le narrateur ne tente plus de dépasser la loi de la nature par l'accès à l'intemporalité et à l'essence, mais semble se réconcilier à la mort par la soumission à la condition existentielle de l'homme telle que la discontinuité du moi et la nécessité biologique.

Depuis peu, l'idée de la mort m'était devenue indifférente. La crainte de n'être plus moi m'avait fait jadis horreur, et chaque nouvel amour que j'éprouvais, parce que je ne pouvais supporter l'idée qu'un jour l'être qui les aimait n'existerait plus, mais à force de se renouveler, cette crainte s'était naturellement changée en un calme confiant⁽²⁸⁾.

A la fin du roman, le narrateur acquiert la quiétude de l'âme en acceptant la fragmentation du moi par le temps, « ces morts successives » du moi qui sont les images symboliques et annonciatrices de la fin inéluctable.

La présente étude vise à esquisser la fonction de la matinée chez la princesse de Guermantes dans l'évolution de la pensée du narrateur sur la mort, sur le temps et sur l'art. En effet, le narrateur ne peut pas concevoir une pensée indépendante de ses expériences et de son état physique : devant la détérioration physiologique des aristocrates vieillissants et à l'appréhension de sa propre mort, il est forcé d'abandonner la thèse soutenue au moment de la résurrection du passé comme la possibilité de retrouver la continuité de soi et de surmonter l'écoulement universel du temps par la vertu de la mémoire involontaire. Cette ultime réunion mondaine occupe une place aussi cruciale et stratégique que la soirée de l'exécution du septuor et la scène de la révocation du souvenir du passé étant donné que la pensée du narrateur sur les questions fondamentales de ce roman se trouve renversée après la Matinée comme nous avons montré dans la première partie de cet article. Si le narrateur cherche à bâtir un monument littéraire pour conjurer le destin mortel et surmonter la vanité du monde à la suite de cette matinée pleine de aristocrates en décrépitude physique et morale, pourquoi dans la partie qui s'ensuit, l'état psychologique et moral du narrateur paraît-il autant affecté de découragement et de pessimisme ? Pour quelle raison l'affirmation positive contre l'angoisse de la mort y a-t-elle disparu à la différence de la scène de la résurrection du souvenir du passé ? L'auteur ne souhaite-il pas exprimer sa propre conclusion sur les interrogations fondamentales de l'existence humaine dans cette dernière partie où s'affirme la désagrégation de l'être par le temps et la disparition de l'être dans la mort biologique ?

NOTES

(1) G. Deleuze, *Proust et les signes*, P.U.F., 1979, pp. 100-102.

(2) M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, Gallimard, 1989, tome IV, p446.

(3) *Ibid.* P. 450.

(4) *Ibid.*

- (5) *Ibid.* pp. 619-620.
- (6) *Ibid.* tome III, p. 765.
- (7) *Ibid.* tome IV, p. 451.
- (8) *Ibid.* p.450.
- (9) *Ibid.* p.451.
- (10) *Ibid.* p.623.
- (11) *Ibid.* p.624.
- (12) G. Poulet, *Etudes sur le temps humain*, Plon, 1952, p. 435.
- (13) M. Proust, *op. cit.*, tome IV, p. 625.
- (14) *Ibid.* p. 468.
- (15) *Ibid.* p. 474.
- (16) G. Deleuze, *op. cit.* pp. 186-187.
- (17) M.Proust, *op. cit.* tome IV, p. 625.
- (18) *Ibid.*, p.516.
- (19) *Ibid.* p.517
- (20) *Ibid.* p.509
- (21) *Ibid.*, p. 515.
- (22) *Ibid.* p.518.
- (23) M.Proust, *op. cit.*, tome IV,p. 542.
- (24) *Ibid.*, p. 608 : « pour mieux fondre tous mes pasées, Mme. Verdurin, tout comme Gilberte avaient épousé un Germantes. »
- (25) *Ibid.* p. 607.
- (26) *Ibid.* p. 609.
- (27) *Ibid.* p. 615.
- (28) *Ibid.* p. 614.